



Institut méditerranéen
RM2E - Revue de la Méditerranée
Edition électronique



Villes et campagnes dans l'émirat de Tlemcen au Moyen Âge

Université de Tlemcen 6-8 novembre 2017

Tassili 15MDU946 *Histarchéotlemcen*,
MEAE-MESR (France), MESRS (Algérie)

textes édités par
Agnès Charpentier et Michel Terrasse

Numéro spécial
Tome VI.1 - Année 2019
ISSN : 2274-9608

pour citer cet article :

Negadi, Sidi Mohammed, « D'Agadir-Pomaria à Tlemcen en passant par Tagrart ou l'évolution du bâti », *RM2E - Revue de la Méditerranée édition électronique*, Tome VI. 1, 2019, p. 3-13.

éditeur : Institut méditerranéen (<http://www.inmedi.org>)

url : http://www.revuedelamediterranee.org/index_htm_files/Negadi_VI-1_2019.pdf

Les opinions exprimées dans les articles publiés par la *RM2E* n'engagent que leurs auteurs.

Pour contacter la revue
secrétariat de rédaction : redaction@revuedelamediterranee.org

ISSN : 2274-9608

publié en février 2019

© Institut méditerranéen

D'AGADIR-POMARIA À TLEMCCEN EN PASSANT PAR TAGRART OU L'ÉVOLUTION DU BÂTI

Sidi Mohammed NEGADI

Laboratoire d'anthropologie cognitive
université de Tlemcen

La position stratégique du site contrôlant la principale voie traversant l'Afrique du Nord d'Est en Ouest, la luxuriante flore ainsi que l'abondance de sa faune ont incité les chercheurs à dire que la zone fut vraisemblablement occupée depuis les temps préhistoriques. En effet, les quelques recherches en archéologie préhistorique réalisées durant la période coloniale confirment l'ampleur de la présence humaine en différents points du territoire tlemcénien durant cette période. Ainsi, la station du « Lac Karar », où des bifaces incomparables ont été mis au jour, et les grottes « d'Ouzidan » remontent au paléolithique inférieur. Les abris sous roche de la « Mouillah » et les « escargotières » d'Abou Korra » sont datés de l'ibéromaurussien, au paléolithique supérieur tandis que les *tumuli* d'Aïn El Houtz remontent à la période protohistorique¹. Plusieurs sites aux alentours immédiats de Tlemcen mériteraient d'être fouillés : Sidi Addich à Ouled Mimoun, ou encore par exemple les grottes de Bouhennak... nous renseigneraient sans doute encore davantage l'activité des premiers habitants.

¹ Pallary, P., document manuscrit, inédit de la bibliothèque privée « Lachachi » Tlemcen.

Bien que le site de Tlemcen ne soit pas directement sur la côte, il n'en demeure pas moins qu'il faisait partie, depuis le troisième siècle av. J.C., du royaume de Syphax², l'*aguelid* de la Numidie occidentale. Le site faisait fonction de centre de transactions commerciales entre l'arrière-pays et les zones semi-arides, et la zone côtière. Mis en contact avec les Carthaginois pour près d'un millénaire les populations vont être fortement imprégnées de cette civilisation orientale, de ce fait, les acquis civilisationnels seront aussi bien du domaine culturel que du domaine cultuel, puisque la judaïsation d'une partie des autochtones date de cette période. Le nom même de l'agglomération a une connotation Phénicienne.

Seule l'épigraphie latine nous donne quelques informations sur le camp militaire romain installé sur le site de Tlemcen ; elle

² Premier roi de Mauritanie occidentale, allié aux Carthaginois durant la deuxième guerre punique, adversaire de Massinissa qu'il défait en 205. Ce dernier le fait cependant prisonnier en 203 à la bataille de Zama. Il mourut dans les geôles romaines. Lethellieux, J.P., *Le littoral de l'Oranie occidentale*, p. 50.

incitera les historiens du xx^e siècle, à faire débiter l'histoire du site par la création de Pomaria¹. Cette logique du document, se fonde sur des preuves matérielles irréfutables, mais ne prend pas en compte les périodes plus anciennes et la présence humaine dans la région depuis les périodes reculées. Certes, les témoignages matériels sont ténus voire inexistant, pour ce qui est du site de Tlemcen même, mais nous pouvons, tout de même, nous interroger sur une possible population aux alentours immédiats du site de Tlemcen. Les premières mentions textuelles remontent à l'époque romaine, peut-on les considérer comme fiables ? Arsène Bertheuil écrira en 1856 « De telles fabuleuses allégations ne peuvent fournir aucune indication utile... un aveu d'ignorance est préférable à un pompeux et facile étalage d'érudition qui ne sert qu'à propager des erreurs et souvent à en créer d'autres »². C'est dans ce contexte que l'on peut émettre des réserves sur les faits rapportés par les historiens latins ou grecs, et que cela nous pousse à dire que l'épigraphie latine ne peut démontrer à elle seule que l'histoire de la région débute au second siècle après J.C. Dans l'*Itinéraire d'Antonin*, la voie romaine côtière se dirigeant vers l'Ouest s'arrête brusquement au niveau de Gypsaria, l'actuelle Honâine. Les Romains auraient infléchi leur itinéraire vers l'intérieur du pays, en direction d'Agadir. Et constatant le caractère inexpugnable d'Agadir et la richesse de son terroir, ils vont s'empresser de l'annexer en la baptisant « Pomaria » et y établir une garnison permanente avec mission

de contenir les tribus zénètes réfractaires à toute mainmise romaine, et surveiller la voie menant à la Maurétanie tingitane et Volubilis.

Ce sont peut-être les Romains qui sont à l'origine du creusement d'un canal en amont (*sāqiya al-Rūmī*, ou *sāqiya al-naşranī* (le nazaréen), qui permettra, outre l'alimentation en eau de la ville, l'exploitation de plusieurs moulins à grains témoignant ainsi du développement de la culture des céréales, et l'établissement de tanneries dans la partie ouest de Pomaria. Le camp devient un centre de production et de transformation : production céréalière, fruitière, peaux et cuirs, poterie, briques et tuiles, tissage et sparterie. Ces diverses activités se maintiendront au cours des siècles. Si les stèles mises au jour, fournissent des informations sur l'origine de la population du campement et sur leurs croyances, nous n'avons aucune information sur l'urbanisme ni sur les principaux monuments élevés dans ce camp.

Devant la pauvreté de la documentation, et l'inexistence d'une fouille d'envergure, on ne peut reconstituer le tissu urbain de l'antique Pomaria. Deux auteurs ont, cependant, tenté une restitution de Pomaria. J. Canal publie un essai de délimitation de l'assiette de la Pomaria romaine³ (fig. 1) et Ch. Blanchot, en 1898, (fig. 2) imagine la place des différentes sections composant la cohorte (cavaliers romains et étrangers, fantassins, auxiliaires, triaires...), ainsi

¹ Terme latin signifiant *les vergers*.

² Arsène Bertheuil, *Histoire de l'Algérie Française*.

³ Canal J., « Monographie de l'arrondissement de Tlemcen », *Bulletin de la société de géographie et d'archéologie d'Oran*, VI.1 1896, p. 2-33.

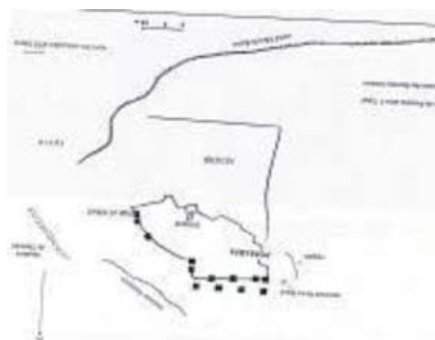


fig. 1 - Essai de limitation de l'assiette de Pomaria par J. Canal

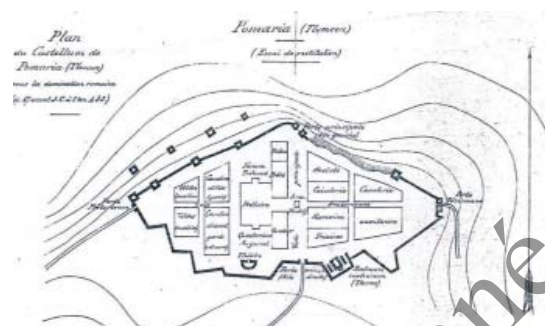


fig. 2 - Le castellum de Pomaria selon Ch. Blanchot

que l'emplacement des différentes portes, la voie prétorienne (*Decumanus*) et la voie principale (*Cardo*), le prétoire, le tribunal, l'autel...¹ Les informations données par Blanchot, sont, certes fantaisistes, mais elles posent toutefois la question, de l'existence ou non, d'une population civile à proximité du camp.

Peut-on supposer que le site portait en même temps deux noms ? L'un donné par les Romains, Pomaria et l'autre, Agadir, utilisé par la population autochtone. Ce qui nous permet de supposer encore qu'après le départ de la cohorte, la population civile s'est éloignée de l'utilisation du vocable Pomaria au profit de l'ancien nom de la localité. Lors de la conquête islamique, le nom d'Agadir est le toponyme que

l'on trouve dans les sources². Et si les chroniqueurs arabes ne vont jamais utiliser le vocable « Pomaria », c'est que celui-ci a probablement été oublié après le passage des Vandales et l'étiollement de la puissance romaine, d'autant plus que la localité a été saccagée par les Vandales puisque son église était d'obédience catholique³.

Au début du VII^e siècle, Agadir va être, dès 708 avec Mūsa Ibn Nuṣayr, nouveau gouverneur du Maghreb, une base arrière pour la conquête de la péninsule Ibérique ; il va sans doute la doter de sa première mosquée mais aucune source écrite ou matérielle ne permet de l'affirmer pleinement. Les chroniques arabes ne donnent aucune

1 Blanchot Auguste Charles Philipe (1834-1918) Colonel, ancien officier d'État-major, commandeur de la légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique, Président de la société de géographie de Tours. Il donna une conférence en 1898 sur Pomaria.

2 Agadir vient du mot phénicien « Gader » qui signifie citadelle. Vue de loin Agadir paraît être creusée dans le roc. Le parler phénicien utilisant le « G » guttural, nous fait penser que « Gader » s'apparente probablement aux sites funéraires de Frenda (Sud-Ouest Algérien) appelés « Jdar » ou jidar. Tlemcen ne porte-t-elle pas le nom de ville du Jidar ? (Jidar= enceinte)

3 Collectif, *Histoire de l'Algérie*, p. 78 ; Marais, G., *Tlemcen*, p. 10.

information sur la l'organisation du tissu urbain ni sur l'architecture. Ainsi al-Ya'qūbī (III/VIII^e siècle ap. J.C.) fournit une description, assez convenue, de la ville : elle possédait « des maisons, des souks et des hammams » ; al-Bakrī (V/XI^e siècle) se contentera de nommer cinq portes, tout en indiquant l'importance des vestiges romains et l'existence d'une église¹. À la fin du Moyen Âge, Léon l'Africain comparera les maisons de Tlemcen avec celles de Fès et préférera les dernières. Les *nawāzils* comme les traités de *hisba* nous aident pour la compréhension des rapports de bon voisinage, mais ne sont d'aucune utilité quant à l'agencement du bâti.

Le site d'Agadir a été occupé durant environ quinze siècles par des populations dont les référents culturels sont à l'opposé de ceux des Romains. L'absence de fouilles menées à leur terme ne permet pas de connaître l'urbanisme de l'époque antique non plus que celle du début de la conquête islamique². De ce fait, nous ne pouvons parler de conditions d'évolution, mais de changement d'orientation civilisationnelle, si l'on ajoute le fait que l'on ne connaît pas la situation du bâti après le passage des Vandales.

1 *al-Ya'qūbī*, p. 221, 222 ; *al-Bakrī*, p. 155-156.

2 Les seules fouilles archéologiques programmées et n'ont malheureusement pu aller à leur terme ont mis au jour des bâtiments d'époque idrisside. Dahmani Saïd et Khelifa Abderrahmane, « Les fouilles d'Agadir, rapport préliminaire 1973-1974 », *Bulletin d'archéologie algérienne* VI, 1980, p. 243-265 ; Institut méditerranéen, *Rapport sur les recherches archéologiques menées à la grande mosquée d'Agadir (campagne TLM 09B – stage VI) 18 octobre -3 novembre 2009*.

Ce n'est qu'avec l'avènement des Almoravides et la construction de « Tagrart » conçu comme un quartier résidentiel pour les notables almoravides que nous pourrions probablement essayer de comprendre la structure du bâti de la nouvelle agglomération³.

Nous avons entrepris, en 1990, pour le compte de l'Agence nationale pour l'Aménagement du Territoire de Tlemcen, le recensement de l'état du bâti dans les quartiers résidentiels attribués à la période médiévale. L'analyse de *derb Selsla*, dont le nom rappelle qu'une chaîne interdisait l'accès aux animaux de bât au moment de

fig. 3 - Arc indiquant l'entrée de derb Selsla



3 Tagrart signifie en dialecte zenata, « camp fortifié ». L'origine de sa construction est le conflit permanent entre les Zenata et les Maghrawa, pour cause de terrain de parcours. Les Zenata, victorieux des Maghrawa, lors de la prise d'Agadir en 107), vont refuser de cohabiter avec les Maghrawa. Yūsuf ibn Tashfīn fut contraint de leur construire un quartier résidentiel, qui va rapidement évoluer pour devenir le noyau de Tlemcen. Ouvrage collectif, *Histoire de l'Algérie*, p. 130.

la sieste, hiver comme été, et dont l'entrée est marquée par une arche monumentale (fig. 3) nous a permis de saisir quelques aspects architecturaux du tissu originel¹. L'ensemble des maisons étudiées possédait :

- un logement pour les serviteurs, appelé *mesria*. De ce fait la *mesria* devient l'apanage des notables de la dynastie almoravide établis à Tagrart².

- un porche d'entrée avec cadre finement ciselé, à ouverture rectangulaire supporté par une imposante poutre sculptée (fig. 4), et une porte en bois, qui reste ouverte la journée. Le seuil de l'entrée est toujours



fig. 4 - porche d'entrée d'une maison attribuée à l'époque almoravide (remarquer le cadre en bois ciselé et la grosse poutre à décors gravés)

1 Ce *derb* est considéré un ensemble représentatif des maisons de notables almoravides.

2 *Mesria* : terme signifiant généralement une petite construction composée de deux pièces au maximum, située à l'intérieur de la maison des maîtres ou accolée à elle, et destinée à recevoir les serviteurs. Au niveau des quartiers intermédiaires (quartiers de production artisanale) la *mesria* est le lieu privilégié des artisans voulant garder jalousement leurs secrets de fabrication.

plus bas par rapport au niveau de la rue.

- une « *roua* » ou écurie - étable, qui pouvait accueillir les animaux montés des propriétaires et parfois une chèvre. Dans la demeure de la grande famille des Maqqari, au XIV^e siècle, il est fait mention d'une vache³. L'importance de la surface allouée à l'écurie dans les anciennes maisons nous fait penser que ces notables almoravides, vu leur récent passé de pasteurs, n'avaient vraisemblablement pas encore acquis la qualité de « citadin » et de ce fait ils ne voulaient pas encore se séparer de leur monture. Cet espace sera progressivement rétréci aux périodes almohade et zianide⁴.

- un magasin juxta le « *roua* » rappelant les magasins des maisons de la zone rurale des Traras, ainsi que les magasins des maisons de la ville romaine de Djemila (Cuicul)⁵. Ces magasins avaient généralement une porte d'accès sur la voie publique. Le magasin des demeures almoravides servait aussi bien pour le stockage des denrées alimentaires, que pour le stockage du charbon de bois, essentiel pour la cuisson et le chauffage. Cet espace subira lui-même une transformation à la période zianide, puisqu'il sera déplacé vers l'intérieur, au niveau du patio sous le nom de *Tarma*⁶.

3 al-Maqqari., *Nafh al-Tib*, t.V, p. 285.

4 Cette analyse repose sur un constat élaboré in-situ lors du premier travail de terrain réalisé.

5 Rebbufat R., « Cuicul », *Antiquités africaines*, 1971, p. 309-328 (voir surtout le plan de la maison de l'Âne p. 315) et aussi Allais Y., « Le quartier occidental de Djemila », *Antiquités africaines*, 1980, p. 95-120.

6 *Tarma* signifie lieu de stockage de denrées alimentaires : miel, huile d'olive, fruits secs...

- un puits, condition obligatoire de la vie quotidienne ou soit une *senia*¹ ou une source d'eau privée. Le puits existe même au niveau des *mesria* des serviteurs. Il se situe généralement dans un coin de l'espace central.

Mais ce qui nous pousse à voir là un modèle de construction primaire c'est que sur les trente-sept maisons que compte « derb selsla », vingt ne possèdent ni patio central ni galeries autour. La superficie de la cour intérieure dépasse, généralement, celle allouée aux chambres et aux dépendances. L'ordonnement du bâti est en « L » ; c'est pour cela que l'on parle de cour intérieure excentrée. Le côté jouxtant le vestibule coudé est démuné de toute structure, alors que le quatrième côté de la cour porte un escalier apparent². La terrasse, pour ce modèle de maison, est inaccessible. Le sol de la cour et du vestibule est en dalles de grès, matériau abondant dans la région. Dans la plupart des maisons en « L », l'escalier apparent, mène à une seule pièce, appelée *Ghorfa*, celle du maître de maison³.

Avec ce modèle de construction les terrasses ne portent pas d'acrotères, et de par leur inaccessibilité elles ne sont pas utilisées par les femmes, ce sont des espaces perdus.

1 *Senia* se dit lorsque le niveau de la nappe phréatique affleure et que l'on peut facilement la récupérer à la main. Signalons que les puits et les magasins ont énormément aidé la cité en cas de siège.

2 Dans le type de construction almohade et zianide, l'escalier est toujours escamoté pour une question de sécurité et assure la desserte de toutes les chambres du niveau supérieur, et arrive à la terrasse.

3 *Ghorfa* : nom donné chez les musulmans au meilleur endroit du Paradis

L'escalier apparent ne peut-il pas être considéré comme un trait caractéristique des anciennes constructions dans le sud algérien, comme l'atteste sa similitude avec les escaliers apparents des constructions mozabites ?

L'hypothèse que l'on émet ici, est que les caractéristiques constatées définissent le type même de constructions peu développées répondant aux besoins d'une population non encore sédentarisée complètement. La sédentarisation de ces notables va se faire donc à Tagrart, dans un nouveau climat – pour ces gens du Sud – et dans un nouveau mode de construction qui va intégrer dans sa conception les données culturelles, tout en s'inspirant des constructions locales précédentes.

C'est à ce titre que l'on propose de considérer que les premières constructions de Tagrart sont de type almoravide, bien que nous ne puissions étayer nos propos d'arguments palpables *in-situ*, faute de fouille.

En revanche, l'étude du bâti zianide est possible puisqu'une partie des maisons de la médina – bien qu'elles aient subies plusieurs restaurations – conservent jusqu'à présent les éléments essentiels du type zianide (fig. 5). Les maisons zianides sont généralement des constructions à un niveau avec une terrasse accessible et intensément utilisée. Une porte basse à cadre massif et à un battant nous permet d'arriver à un vestibule coudé, cachant complètement un patio ou *wust al-dār* généralement de forme carrée, moins important par sa superficie que celui des maisons de la période almoravide. Le patio est entouré de trois côtés par des galeries constituées de trois arcs plein cintre outrepassés. Celui qui

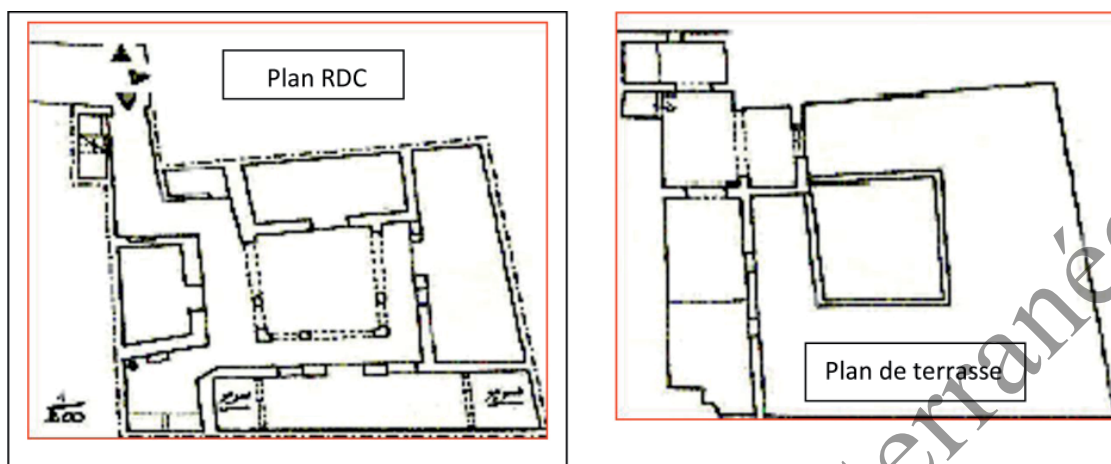


fig. 5 - Plan d'une maison de type zianide celle du n°12 de derb Selsla. Plans du rez de chaussée et des terrasses.

fait face, au centre à la salle de réception, plus large est flanqué de petits arcs faisant face aux fenêtres de la même chambre. Les arcatures sont supportées par de lourdes piles en briques (fig. 6). Les galeries sont généralement surélevées par rapport au patio, d'environ la hauteur d'une brique posée en boutisse (10-12cm). Le parterre de toute la maison est en brique crue. La chambre principale n'est plus surélevée comme à la période almoravide, mais elle est orientée vers le levant afin de profiter durant la matinée de la lumière, et de se garder de la chaleur du soleil l'après-midi. Le mur d'en face la chambre principale ou *ghorfa*, n'ayant pas de galerie, va servir de façade de réflexion de la lumière pour les besoins du travail effectué par les femmes tous les après-midis : broderie de soie ou de fil d'or, tapisserie, cardage de la laine et production de filets très appréciés dans tout

le bassin méditerranéen¹. Nous n'avons, à ce jour aucune précision sur une décoration éventuelle des maisons zianides. Toutefois, la comparaison faite par Léon l'Africain, avec les maisons fassies laisse penser que les maisons de Tlemccen étaient peu ou pas décorées. Cette hypothèse peut être appuyée par la description de Yahia ibn Khaldun : « *Tlemccen est, en outre la patrie d'une foule d'hommes de bien et d'honneur, de personnes très sûres et très respectables, de gens honnêtes et religieux, ne mettant de recherche ni dans la nourriture, ni dans la toilette, ni dans le logement...* »². Toute décoration est superflue et donc rejetée, ce qui pourrait expliquer la modicité des constructions privées à Tlemccen.

1 Ibn Khaldun Y., *Histoire des Beni Abdelwad*, trad. Bel, A., vol. , p. 29 Ed. Fontana, Alger 1903.

2 Ibn Khaldun Y., *Histoire des Beni Abdelwad*, trad. Bel, A., vol. , p. 29 Ed. Fontana, Alger 1903.



fig. 6 - Patio d'une maison zianide
(Aucune décoration n'est conservée)



fig. 7 - Patio d'une maison aménagée.
(Aucune décoration en dehors de la frise encadrant les arcs en faïence et jet d'eau)

Le taux d'occupation des chambres qui restent en dehors de toutes les normes admises actuellement. À titre d'exemple, et durant la décennie 1960, la maison Bendimered du quartier de *Bāb el Djiad* comptait soixante personnes pour huit chambres de différentes dimension ce qui équivaut à un taux d'occupation par chambre de 7,5. De même la maison Hassaïne de *Bāb el Ḥadīd* comptait trente-neuf personnes pour quatre chambres soit un taux de 9,75. Ces taux considérés hors normes, ne sont valables que pour la nuit puisque les hommes, sont, durant une grande partie de la journée, absents de la maison, qui devient le monde de la femme.

Le tissu urbain d'une zone résidentielle se fonde sur l'unité de voisinage, composée généralement de trois maisons. Le maillage de ces unités de voisinage, va déterminer la longueur de la ruelle, sa largeur ainsi que la

position de la *sqifa*¹. On a toujours reproché au tissu urbain des villes islamiques ses ruelles tortueuses et étroites : cette conception répond à des critères évitant l'exposition au soleil d'une ruelle durant toute une journée², ainsi qu'à l'agencement des différentes unités de voisinage constituant la trame du tissu urbain d'un quartier résidentiel. Quant à l'étroitesse des ruelles, celle-ci repose sur le fait, qu'à Tlemcen, on n'a jamais utilisé de charrettes comme moyen de transport, on s'est toujours contenté du transport à dos d'animaux de bât, et de ce fait on avait

1 *Sqifa* : construction au-dessus d'une partie de la ruelle. C'est une utilisation judicieuse de l'espace. Après une *sqifa* on trouve généralement un *Malqaf* ouverture aspirant l'air vers le haut, méthode efficace pour accélérer la vitesse du courant d'air, et, par-delà, l'aération de la zone.

2 L'observation en été, de l'exposition au soleil sur la partie plus ou moins rectiligne de *derb Selsla*, a démontré que durant la matinée c'est le côté ouest qui reçoit le rayonnement solaire et l'après-midi c'est le côté est.

besoin d'espace le croisement pour deux bêtes de somme. Cette distance ne pouvait jamais dépasser les quatre mètres. Cette distance va être encore rétrécie au niveau des ruelles et des impasses des quartiers de résidence. Elle ne dépasse guère un mètre dans certains cas et, ce à cause du taux faible d'utilisation de la ruelle conçue uniquement pour les besoins de ses occupants.

À la période ottomane, l'introduction de la faïence dans les constructions individuelles privées va gagner progressivement, le vestibule d'entrée, qui sera rehaussé et doté d'un plafond en voûte en berceau ; le sol sera en carreau de faïence rouge, les arcatures du patio vont être unifiées et seront agrémentées de frise et supportées par de fines colonnes, les murs du patio ainsi que les chambres vont être, revêtus de carreaux de faïence disposés en lambris (fig. 7).

Lors de l'introduction de l'eau potable, durant la période coloniale, les puits seront dotés de pompes manuelles et verront leur importance diminuée. À la même période certains patios seront agrémentés de jet d'eau.

Les écrits locaux d'avant la colonisation, ne nous informe aucunement sur l'agencement du tissu urbain et qu'aucun document graphique n'a été établi. C'est le génie militaire français qui va nous fournir en février 1836 le premier plan à main levée de la ville de Tlemccen.

Ce n'est qu'après 1860, date de la mise en exécution du « Plan Bataille », du nom de l'architecte l'ayant établi, et le début de l'application du plan de bornage, concernant l'élargissement de certaines ruelles et surtout

l'ouverture de nouvelles artères comme la rue de Sidi Belabbès (actuellement rue du premier novembre 1954), rue de France (rue de l'Indépendance), rue de Paris (rue Dr. Tidjani Damerdji), rue de la Paix, et l'aménagement de la place de la mairie, qu'un nouveau modèle de construction va se développer à côté du tissu médiéval, que l'on nommera dorénavant de traditionnel. Ce nouveau modèle va être adopté, en premier lieu au centre de la ville, aux abords des nouvelles artères, puis va gagner au début du xx^e siècle, la périphérie immédiate de la ville. Ce nouveau tissu va être intégré au patrimoine architectural de Tlemccen.

Cette juxtaposition de deux styles différents, sera à l'origine de l'éclosion d'un nouveau modèle de construction alliant l'approche moderne à l'esthétique traditionnelle, le néo-mauresque, inauguré à Tlemccen par la réalisation en 1905 de la *medersa* franco-pusulmane, suivit plus tard de l'école des filles de la Metchkana. Des caractères représentatifs de l'architecture musulmane avaient, cependant, déjà été utilisés à la fin du xix^e siècle, dans des constructions modernes telle que la caserne Bedeau, aujourd'hui lycée, et le collège de Slane aujourd'hui collège Ibn Khaldoun.

Nous pourrions à juste titre dire, qu'il y a eu effectivement acculturation entre deux modes de construction, et que la compréhension par la colonisation du tissu urbain médiéval a pesé beaucoup chez le gouverneur Lyautey sur le choix d'une stratégie pour la conservation du tissu médiéval de la ville de Fès au Maroc.

Indications bibliographiques

Al Bakrī, *Massalik wa mamalik*, trad. De Slane, *Description de l'Afrique septentrionale*. Paris 1965.

Al-Ya'qūbi, *Kitāb al-buldān*, trad. G.Wiet, *Les Pays*, 1937.

Ibn Khaldun, Y., *Histoire de Beni Abdelwad*, trad. A. Bel, 2t., Alger, 1903.

Barges, J. J.-L., *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, Paris, 1859.

Barges, J. J.-L., « Notice sur la ville de Tlemcen » *Journal Asiatique*, 1841.

Bel, A., *Tlemcen et ses environs*, Toulouse s.ds).

Benachenhou, A., *Connaissance du Maghreb*, Sned Alger, 1971.

Bernard, A., *Aux confins algéro-marocain*, Paris 1911.

Berteuil, A., *Histoire de l'Afrique*

Française, 2t., Paris Dentu, 1856.

Canal, J., « Monographie de l'arrondissement de Tlemcen » *BSGAO*, 6.1, 1896, p. 2-83.

Ferroukhi, M., *Nos ancêtres les rois Numides*, éd. Dalimen, Alger, 2009.

Lethellieu, P.J., *Le littoral de l'Oranie occidentale*, document dactylographié, 1974, 273 pages.

Marçais, G., *Tlemcen*, 1952.

Moulesseaux, L. (dir), *Histoire de l'Algérie*, Imp. Obertur, Paris, 1962.

Terrasse, M., *Islam et Occident méditerranéen. De la conquête aux Ottomans*, Paris, 2001.

Palary, R., *L'abri sous roche de Mouillah*, manuscrit, sd.

- أبو عبيد البكري: المغرب في ذكرى بلاد إفريقيا والمغرب. دار الكتاب الإسلامي 232 ص.

- حسن الوزان: وصف إفريقيا، دار الغرب الإسلامي، جزءان ترجمة محسن حجي ومحمد الأخضر.